

Matthias Zschokke
**Quand les nuages
poursuivent
les corneilles**

Roman traduit de l'allemand par Isabelle Rûf



ZOE

QUAND LES NUAGES
POURSUIVENT LES CORNEILLES

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ZOÉ

Max, roman, traduit par Gilbert Musy,
Éditions Jacqueline Chambon/Éditions Zoé, 1988
Zoé-Poche N° 29, 2004

L'Heure bleue ou la Nuit des pirates, théâtre,
traduit par Gilbert Musy, 1993

Bonheur flottant, roman, traduit par Patricia Zurcher, 2002

Berlin, l'éternel faubourg, récits, traduction
et postface de Patricia Zurcher,
MiniZoé N° 61, 2003

La Commissaire chantante, L'Ami riche, L'Invitation, théâtre,
traduit par Patricia Zurcher et Gilbert Musy, 2009

Maurice à la poule, roman, traduit par Patricia Zurcher, 2009
Prix Femina étranger

Circulations, roman, traduit par Patricia Zurcher, 2011

Courriers de Berlin, traduit par Isabelle Rüf, 2014

L'Homme qui avait deux yeux, traduit par Patricia Zurcher, 2015

Trois saisons à Venise, traduit par Isabelle Rüf, 2016

MATTHIAS ZSCHOKKE

QUAND LES NUAGES
POURSUIVENT
LES CORNEILLES

Traduit de l'allemand par Isabelle Rüf

ZOE

Domaine alémanique dirigé par Marlyse Pietri

Les Éditions Zoé remercient Pro Helvetia,

prohelvetia

Fondation suisse pour la culture, pour son soutien à la traduction,

et la Fondation Leenaards pour son aide à la publication de ce livre.

Titre original:

Die Wolken waren gross und weiss und zogen da oben hin

© Wallstein-Verlag, 2016

© Éditions Zoé, 46, chemin de la Mousse

CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2018

www.editionszoe.ch

Maquette de couverture: Silvia Francia

Illustration: John Bull Magazine Cover, UK, 1940s

© The Advertising Archives/Bridgeman Image

ISBN 978-2-88927-600-4

ISBN EPUB: 978-2-88927-601-1

ISBN PDFWEB: 978-2-88927-602-8

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien
de la République et Canton de Genève,
et de l'Office fédéral de la culture.*

Hier, alors que la terre était encore fraîche et humide, vivait à Berlin un homme qui s'appelait Roman – il espérait, avec ce nom, avoir du succès et atteindre le bonheur.

Sa très vieille mère habitait à mille kilomètres au sud-ouest et l'appelait plusieurs fois par semaine, presque toujours le week-end, pour lui demander quand il allait enfin passer chez elle pour en finir; elle n'aimait plus vivre. Il riait à chaque fois, pouffait de rire, un son distinct, et disait que ça n'était pas aussi simple qu'elle l'imaginait.

Il avait encore un vieux téléphone couleur coquille d'œuf, avec un cadran et un récepteur qui avait l'air d'un os, relié à l'appareil par un câble à spirales. Sur le couvercle du micro, des restes de nourriture deséchés étaient collés, ils giclaient d'entre ses dents chaque fois qu'il pouffait. Il lui était désagréable de pouffer ainsi distinctement si bien que ça lui portait sur la voix à chaque fois et qu'ensuite, il lui fallait souvent s'éclaircir la gorge pendant des heures avant de sortir une phrase. Il avait lu quelque part que s'éclaircir la gorge ne servait à rien, qu'il fallait tousser vigoureusement pour libérer une gorge enrouée. Mais au

téléphone, il ne se risquait pas à tousser car ç'aurait résonné comme une petite explosion à l'oreille de son interlocuteur.

Il avait pris l'habitude de pouffer ainsi après que deux de ses connaissances eurent compris de travers une de ses remarques – qu'il avait faite au téléphone et qui, sans son expression souriante et ironique, semblait pouvoir être perçue comme vexante – si bien qu'elles avaient rompu avec lui. Tout comme il avait dit une fois à sa mère que pour le moment, ça n'allait pas – le pistolet auquel il voulait avoir recours à cette fin était malheureusement rouillé, il lui fallait d'abord le nettoyer –, ce qui troubla l'atmosphère entre eux. Épuisé, il avait pourtant esquissé un sourire et pensait avoir fait une fine plaisanterie, mais bien sûr, sa mère, elle non plus, ne put percevoir le sourire muet à travers la ligne, et n'entendit que la phrase, qui lui parut cassante et lui cloua le bec. À la suite de ça, elle n'appela pas pendant plusieurs jours et ne parla plus de devoir venir la tuer. Le calme qui s'ensuivit, il le ressentit comme un bienfait. Parfois sa bien-aimée froissait un sachet en cellophane – il vivait avec une femme en compagnie de laquelle il se sentait bien – ou feuilletait un magazine ou un livre, et il pensait, quelle divine tranquillité, et il la regardait froisser et feuilleter avec bonheur.

En dehors de sa mère, Roman avait un ami à qui le goût à la vie avait également passé et qui, au terme de leurs conversations téléphoniques occasionnelles – ils habitaient à cinq cents kilomètres l'un de l'autre – répétait à chaque fois qu'il serait profondément déçu

si Roman, après avoir abattu sa mère, ne faisait pas halte chez lui sur le chemin du retour à Berlin pour l'abattre lui aussi.

Et puis il y eut également une femelle d'opossum qui, en ce temps-là, hier donc, était détenue dans un parc zoologique de Basse-Autriche et qui – bien qu'encore peu chargée d'années – donna soudain l'impression de se sentir diminuée par l'âge et de languir elle aussi après la mort. On connaissait son visage dans le monde entier car elle louchait fortement, ce qui arrive rarement chez les opossums, c'est pourquoi on l'avait photographiée et son portrait avait été reproduit dans de nombreux quotidiens, même sérieux, à la page des faits divers, elle avait suscité de la gaîté à l'échelle internationale.

Elle s'appelait Traudel.

Peu après avoir atteint le sommet de sa célébrité d'opossum loucheur, elle fut saisie par la susdite fatigue de vivre. Elle se coucha sur le ventre, engloutissant sans plaisir ce qu'on lui posait devant le museau, devint de plus en plus grosse et ne bougea plus d'un pouce. La direction du parc acquit un jeune et joli mâle dans l'espoir de réveiller sa joie de vivre. Mais Traudel feulait contre le jeune et joli mâle dès qu'il s'approchait d'elle: elle restait couchée sur son gros ventre et feulait. Le jeune et joli mâle ne se laissa pas démonter. Il s'approchait sans cesse avec prudence de Traudel la loucheuse avec une intention érotique. Mais elle était définitivement lasse de la vie et ne voulait plus rien savoir de l'amour et du sexe.

L'ami de Roman s'était pris d'amitié pour Traudel, à distance. Dans des mails quotidiens, il rapportait à

Roman les dernières nouvelles de la cage aux opossums, dans laquelle, entre-temps, on avait installé une caméra qui, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, montrait au monde entier sur Internet ce qui se passait là-bas. À la fin de chaque mail, il écrivait sans autre qu'il souhaitait plus d'abuseurs d'enfants dans les rues, puis concluait avec la phrase : Traudel a raison.

Cage aux opossums, murmurait Roman pour lui-même chaque fois qu'il lisait le mot et il éclatait de rire. Pour changer les idées de son ami, il répondait immédiatement à chacun de ses mails et lui racontait quelque chose de son quotidien.

À son ami,

ici, la chaleur est arrivée. Berlin transpire par tous ses pores. Partout, ça sent comme dans une distillerie d'alcool de tilleul. Devant la fenêtre de mon bureau, il y a un arbre qui, à mon avis, n'est pas un tilleul, mais qui a le même parfum ; peut-être un tilleul d'ornement ou un tilleul de la puszta ou de la toundra ? Il a des fleurs minuscules qui ruissellent sur le sol comme de la neige. Son parfum est enivrant. Rien que pour lui, je me réjouis tous les jours de me rendre au travail.

Après plusieurs semaines, la direction du parc zoologique de Basse-Autriche se rendit à l'évidence et euthanasia Traudel, lasse de vivre.

Les humains n'ont pas le droit d'être las de vivre. Ils doivent jubiler et bondir jusqu'à la fin de leurs jours, même si la jubilation est en réalité un gémissement, et qu'on bondit sur des charbons ardents.

À son ami,
que Traudel repose en paix.

Hier, il faisait au moins trente-cinq degrés ici et il pleuvait de temps en temps ; l'humidité de l'air a dû atteindre cent pour cent. Le soir, j'ai mangé un steak Tomahawk et bu beaucoup de vin rouge. Comme à Berlin, même la nuit, ça ne se rafraîchit malheureusement pas (ça tiendrait au climat continental), je gisais dans mon lit, l'estomac lourd, et ne parvenais pas à fermer l'œil. J'étais étendu là, complètement trempé, et je le suis toujours – il est six heures du matin. Entre-temps, j'ai bien dû piquer du nez brièvement et j'ai rêvé que j'étais assis dans un café avec un homme à qui, à un moment donné, j'ai crié avec fureur qu'il se procure enfin un appareil acoustique, sur quoi l'homme – je ne sais pas qui c'était, ses traits m'étaient étrangers – a fait une crise stupéfiante, comme un animal exotique qu'on a acculé dans un coin et qui, grondant et bavant de panique, bondit d'avant en arrière.

De temps en temps, outre sa mère et son ami, une vieille tante d'Amérique se manifestait aussi auprès de Roman. Elle vivait là-bas depuis longtemps déjà et avait pris l'habitude de lui écrire des cartes postales où figuraient certaines phrases dans un allemand plus tout à fait correct, des phrases comme : « Suis souvent assise là à regarder bêtement alentour » ou « Un printemps ne fait pas encore un été » ou « Qu'est-ce que c'est que ces garces qui n'acceptent pas ça de moi?! Je vais devenir folle ou le suis déjà. » La plupart du temps, c'étaient des images en noir

et blanc d'Abraham Lincoln taillé dans le marbre qu'elle lui envoyait. Elle en possédait apparemment toute une boîte. Au verso figurait un passage de son discours de Gettysburg, imprimé en cursive, dont elle marquait à chaque fois ce passage par deux points d'exclamation, un à droite et un à gauche: «...Le monde ne sera guère attentif à nos paroles, il ne s'en souviendra pas longtemps...»

À elle aussi, il répondait à chaque fois par retour de courrier et lui racontait ce qu'il faisait à ce moment-là.

À sa tante d'Amérique,
ce fut aujourd'hui une belle journée. Le soleil a brillé. Le matin, alors que je me rendais au bureau à vélo, les rues étaient vides. Presque pas de voitures sur le parcours. J'ai brûlé sept (!) feux rouges, sans freiner, ne jetant qu'un rapide coup d'œil à gauche puis à droite, souverain et libre comme un tigre de Sibérie. Au dernier carrefour, totalement inattendue, arriva quand même de gauche une auto, si bête, petite, rouge, impossible à voir pour quiconque et dont même une souris n'aurait pas peur. Elle voulait m'attraper. Avec un démarrage vigoureux (effrayé, je le concède, pas vraiment digne d'un tigre), je lui ai échappé. Elle m'a poursuivi en piaillant d'excitation (je suppose que c'était son klaxon).

Chaque matin, il sortait du lit à six heures et se réjouissait de remonter sa montre de gousset qui,

depuis des années, retardait jour après jour de quarante-trois secondes. Quelle petite merveille, pensait-il chaque fois qu'il la mettait à l'heure, quelle fidélité !

L'air qui emplissait la ville restait épais, humide et chaud. Quand un vent se levait, il poussait ce brouet devant lui, comme un malaxeur de pâte – ça ne changeait rien, le vent n'apportait aucune fraîcheur. Roman était planté là au milieu de cette soupe, agitée ou tranquille, peu importe, il se sentait rassir lentement, comme de la viande qu'on mijote à basse température. Il ne voyait pas d'issue, languissait de sortir de cette marmite, vers le grand Nord, visitait de vieux musées où, dans les salles fraîches, il regardait ce que d'autres avaient abandonné, des choses couchées ou dressées dans la pénombre, les fenêtres ouvertes.

Les nuits, il les passait dans un demi-sommeil, plein de soucis. Arrivait-il enfin à s'endormir qu'il se réveillait en sursaut, horrifié par l'absurdité de son existence. Voyait-il les aiguilles lumineuses de son réveil à piles s'arrêter sur six, il se levait, avançait à tâtons de la chambre à coucher à la salle de bains, jusqu'au lavabo où il ouvrait le robinet d'eau froide, se penchait, formait une coupe de ses deux mains, la laissait s'emplier et s'éclaboussait le visage. Il répétait ça deux ou trois fois. Puis il se rinçait la bouche, buvait une gorgée, fermait le robinet, se relevait en gémissant, frottait son visage, s'asseyait sur les toilettes... Nous allons sauter la suite du déroulement ainsi que les peines de l'habillage sinon, à six heures du matin déjà, nous devrions laisser Roman désespérer et s'en retourner au lit en vacillant, bredouille.

Quel triste caleçon dans lequel il s'enfila, quel triste pantalon, trop serré pour lui, c'est pourquoi il laissa le bouton et la fermeture ouverts, ce qui eut pour conséquence que le pantalon commença déjà à glisser au bout de deux pas, c'est pourquoi il continua à avancer, les jambes écartées pour l'empêcher d'arriver en dessous des genoux où il l'aurait immanquablement amené à tomber, assommé comme il l'était par le martyre des innombrables nuits d'insomnie.

À sa mère,

il ne faut pas toujours s'accuser soi-même. C'est une mauvaise habitude de vilaines sectes : l'auto-flagellation. Essaie d'avoir du plaisir et d'être contente de toi, le monde ne s'en portera que mieux.

À son ami,

ce savoir sur les couleurs que tu as découvert me plaît. Pourvu que je n'oublie pas qu'il existe. Il se peut même qu'on en trouve un résumé simple ? Un qui dit : jaune = traître et briseur de grève, etc. À l'avenir, je pourrais me contenter d'écrire, un jeune homme jaune entra dans la boulangerie et demanda un croissant, et chaque lecteur comprendrait tout de suite : attention ! (Alors que bien entendu, j'aurais eu un autre jaune à l'esprit, par exemple celui de la jalousie.) Imagine les pauvres peintres qui ont employé du vert dans leurs portraits et qui pensaient avoir peint un porte-bonheur, et le spectateur formé à la science des couleurs se tient là devant et voit un porte-malheur, parce qu'en interprétant le tableau, il se trompe d'époque ou de région. Quel plaisir !

Tout ça n'est pas très éloigné de la métaphore et du symbolisme, mais moins rigide, parce qu'on peut l'inclure directement dans le cours du discours : une jeune fille bleu azur entre en scène, ou un oncle lilas en chemise rayée et tout le monde est au courant – charmant ! En ce moment, je porte par hasard une chemise rayée. Quel régal, juste après ce mail, de sortir dans la rue et de faire pâlir les gens (encore que les ignorants devant ma maison ne sachent probablement pas du tout, et c'est dommage, que je porte justement l'étoffe du diable et de la méchanceté car ils ne connaissent pas le fabuleux ouvrage de référence de Michel Pastoureau).

Un autre ami, qu'il avait perdu de vue depuis quelque temps... La raison, Roman l'avait oubliée. Les deux, trois connaissances qu'il avait chuchotaient quelque chose à propos d'une expression que l'ami avait pris l'habitude d'insérer comme un refrain et que, d'un jour à l'autre, Roman n'avait plus pu supporter. À savoir qu'il avait pris l'habitude de dire... (Qu'il ne parvienne pas à exprimer ce qui le dérangeait chez les autres, c'était un phénomène qui perturbait Roman depuis longtemps. Il réfléchissait sans cesse au fait qu'il devait bien déclencher de semblables aversions chez les autres. Et comme au fond tous les autres le dérangeaient, il lui fallait bien en conclure que lui aussi dérangeait tous les autres. Ça l'ébranlait : il déclenchait des aversions chez tout le monde ? Lui ? ! Dans ces moments-là, il aurait

bien entendu voulu savoir quelle sorte d'aversion il déclenchait et comment il pouvait changer ça. Puis il réfléchit: par exemple, une de mes connaissances, A, est insupportablement pédante. Si un jour je le lui disais et lui expliquais qu'elle était devenue une pénible pédante et qu'il fallait qu'elle cesse, je sais qu'elle ne saurait que faire de cette déclaration et me jetterait peut-être à la tête qu'en revanche mon savoir approximatif lui portait de plus en plus sur les nerfs. Puis je me demanderais ce qui me dérange exactement dans la pédanterie de A – et je renoncerais à y réfléchir quand je constaterais que je ne peux pas le nommer.)

À sa tante d'Amérique,

c'est bizarre, plus on devient vieux, plus on s'irrite contre soi-même. On pourrait pourtant conclure la paix avec soi et s'accepter comme on est? Mais non, de jour en jour on constate davantage de défauts, et à la fin, on ne peut presque plus se supporter. Alors que, de toute façon, nous sommes tous, chacun à sa manière, mal foutus et biaisés et tordus. Ils sont rares ceux qui réussissent à trouver une posture à peu près droite et une tranquillité intérieure. Ne commence pas toi aussi à ne pas t'aimer. C'est déjà assez difficile comme ça de maîtriser le quotidien. On ne peut que souhaiter à chacun d'être assez borné pour se considérer soi-même comme supportable. C'est un art que nous devons pratiquer: nous supporter nous-mêmes, ne pas devenir amers et fâchés contre nous-mêmes. Ça m'est de plus en plus difficile de jour en jour. Je découvre sans cesse de nouvelles situations où

je me comporte de manière impossible. Bientôt, je ne voudrai plus m'exposer à aucune situation parce que j'aurai peur de me comporter une fois de plus de manière stupide.

Le nom de l'ami qu'il avait perdu de vue, il ne pouvait pas plus s'en souvenir que de la raison de leur brouille. Ils ne s'étaient jamais dit que « tu ».

Il n'employait un nom que lorsqu'il l'évoquait devant ses connaissances : il l'appelait alors Stoffelmeier.

Pendant longtemps, à la télévision, il y eut une série américaine avec un inspecteur licencié de la police qui avait une peur panique de tout contact rapproché et de tout désordre dans la vie quotidienne, si minuscule fût-il. Un homme merveilleux dont Roman ne se lassait pas. Il regardait chaque épisode, et chaque rediffusion, plusieurs épisodes même deux ou trois fois de suite, rien que pour observer les comportements de cet inspecteur mis en congé, réfractaire à tout contact, obsédé par l'ordre, dont il était véritablement tombé amoureux. Après son licenciement, l'inspecteur travailla comme détective privé pour son ancien supérieur, un homme non moins bizarre, pour lequel Roman avait presque autant d'enthousiasme. Le nom du supérieur, il ne le comprenait jamais bien – la série était postsynchronisée et un peu bredouillante çà et là. Parfois, il lui semblait pourtant avoir saisi qu'il se présentait comme inspecteur en chef ou cap'tain Stoffelmeier – sa bien-aimée s'obstinait à prétendre qu'il avait dit Stoddelmeier – dans les deux cas, un nom qui faisait rire Roman à

chaque fois car, dans l'environnement californien où se déroulait la série, il était si bizarrement déplacé.

Pour ne pas confondre son ami perdu de vue avec celui qui attendait que Roman l'abatte, devant ses connaissances – parce qu'il lui rappelait vaguement l'interprète du commissaire en chef de la série – il l'appelait Stoffelmeier, sur quoi sa bien-aimée hochait toujours imperceptiblement la tête.

L'expression en cause devait avoir été « Tu vois ce que je veux dire ». Stoffelmeier avait pris l'habitude de dire ça toutes les deux phrases. Peut-être avait-il vécu un temps en Amérique – peut-être même en Californie. Ce *You know what I mean* suscita chez Roman d'un jour à l'autre une répugnance si forte qu'il expliqua à Stoffelmeier – après trente ans de la meilleure entente – qu'il n'avait plus assez d'énergie pour le rencontrer encore une fois.

Pour son anniversaire, quelques mois après leur dernière rencontre, Stoffelmeier lui écrivit une lettre. On peut supposer qu'il y demandait si, entre-temps, il avait retrouvé son équilibre, ou autrement dit, « s'il était de retour de son exil intérieur » et si la colère qui avait fondu sur lui d'un ciel serein était dissipée, s'il voulait de nouveau s'entendre avec lui, si on pouvait se rencontrer pour boire une bière et qu'il le félicitait de tout cœur pour son anniversaire, bien que, comme il venait de s'en rendre compte, il ne sût pas du tout quel âge il avait, qu'aussi loin qu'il se souvînt, ils n'avaient jamais parlé de la date de leur naissance, qu'il devait bien avoir près de soixante ans, ou peut-être même soixante-dix ? si lui aussi était

devenu indifférent à l'âge? s'il ne se sentait pas vraiment adulte, lui non plus, même si les dents qu'il portait n'étaient plus les siennes depuis longtemps, etc.

Roman n'ouvrit pas la lettre. Il la posa à côté de la porte d'entrée sur un petit placard accroché là et l'oublia. Une année plus tard seulement, l'enveloppe lui tomba de nouveau sous la main – il rangeait et nettoyait l'appartement parce qu'il avait reçu une lettre du service d'électricité de la ville dans laquelle on lui annonçait que le compteur devait être changé; qu'il veuille bien être à la maison le vingt-deux entre dix heures et midi et laisser entrer le monteur. De peur que l'appartement ne donne à ce dernier une impression de négligé, il parcourut les pièces avec un sac-poubelle vide et y jeta tout ce dont il ne voyait pas à quoi ça pouvait servir. Il regarda un moment la lettre d'anniversaire surgie du passé et tenta d'attribuer l'adresse manuscrite à quelqu'un de connu. Personne ne lui vint à l'esprit. Il ouvrit la lettre, la lut, mais ce qui y était écrit ne lui dit rien. Aussi la jeta-t-il dans le sac-poubelle.

Une fois, plusieurs années auparavant, Stoffelmeier n'avait pas remonté son pantalon après être rentré tard le soir. Il avait ôté sa veste et ses chaussures, s'était rendu immédiatement à la salle de bains et s'était assis, épuisé, sur la cuvette des toilettes, méditant sur la soirée qui venait de s'achever et qui, comme beaucoup de précédentes, lui avait semblé pur gaspillage. Il voulait seulement sombrer dans son lit et tout oublier, c'est pourquoi il avait laissé pendre le pantalon qu'il allait de toute façon poser dans la

foulée sur la chaise dans la chambre à coucher. Il sautilla jusqu'au lavabo, le boudin de pantalon aux chevilles, pour se laver les dents. Ce faisant, il trébucha et tomba malencontreusement sur le bord de la baignoire, ce qui eut pour conséquence que trois de ses côtes se brisèrent. Comme il le dit plus tard à Roman, les douleurs provoquées par les côtes cassées avaient été presque insupportables. À demi évanoui, il avait rampé jusqu'au siège à côté du téléphone auquel il s'était adossé, souffrant la torture, pour attendre l'aube et pouvoir enfin appeler son médecin traitant – il était vieux jeu et pensait que pour une maladresse aussi ridicule il n'était pas nécessaire de déclencher toute la machinerie hyper équipée du service des urgences. À neuf heures, il avait enfin atteint le médecin. Celui-ci était venu immédiatement, s'était fait donner la clef par la gardienne de l'immeuble, l'avait vu au sol, tout tordu, appuyé contre le fauteuil, avait diagnostiqué des côtes cassées et appelé une ambulance pour le faire emmener en clinique.

En souvenir de la mésaventure de Stoffelmeier, Roman se rendait à sa table de travail, le matin peu après six heures, les jambes toujours bien écartées, empêchant ainsi que le pantalon ne glisse plus bas que les genoux, pour répondre aux mails que son autre ami lui envoyait, celui qui espérait qu'il l'abatte.

C'était le dernier qui lui était resté. Celui-là, Roman avait même reçu une fois sa visite dans son appartement. La première chose qu'il fit fut d'aller sur le balcon qui donnait sur la rue, d'évaluer la distance jusqu'au sol et de dire : bon balcon à suicide.

